

MOT DU PRÉSIDENT

La tombée du rideau

EN VISITE AU QUÉBEC

Avelino Gómez Guzmán

RECTO VERSO

Yves Préfontaine, poète et écrivain engagé politiquement

RELÈVE

Des outils anti-procrastination en ligne

RÉGIONS

Nord-Est: Un gros zéro pour les lettres

ÉCRIRE SOUS INFLUENCES

Marie Ouellet



L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS Volume 12 Numéro 3 Septembre 2010

PROJET DE LOI SUR LE DROIT D'AUTEUR C-32: L'UNEQ SE MOBILISE

Les écrivains ont tout à perdre

LE PROJET DE LOI C-32 tente, nous dit-on, d'équilibrer les droits des auteurs et les intérêts des consommateurs. En fait, il a surtout pour effet de dépouiller injustement les créateurs de leurs revenus. Les écrivains sont particulièrement touchés, parce qu'ils fournissent la matière première du système d'éducation, une matière première dont le gouvernement cherche à rendre l'accès gratuit. Si le projet de loi passait tel quel, l'utilisation d'une œuvre « aux fins d'éducation, de parodie et de satire » ne constituerait pas une violation du droit d'auteur, c'est-à-dire qu'on pourrait utiliser les œuvres sans le consentement de leurs auteurs et sans rémunération. Il faudrait simplement que cette utilisation soit « équitable », au sens défini par la Cour Suprême en 2004. Or, cette définition a donné aux exceptions une portée très large en faveur des utilisateurs. Par ailleurs, le terme « éducation » n'étant pas précisé dans la Loi (il n'est pas restreint aux établissements d'enseignement), il faudrait, dans les cas où ils s'estiment lésés, que les écrivains demandent aux tribunaux de se prononcer, et ce à leurs frais. Les amendes en cas d'infractions non commerciales sont cependant réduites au minimum et les fournisseurs de services Internet ne seraient pas tenus responsables des contenus qui circulent sur leurs sites, même si ceux-ci contreviennent à la Loi.

----- SUITE À LA PAGE 16



LA TOMBÉE DU RIDEAU

D'ici quelques semaines, je tirerai ma révérence comme président et porte-parole de l'UNEQ. Les présidents passent, l'Union reste. Il y a quelque chose de triste là-dedans, et aussi quelque chose de réjouissant. Cette passation des pouvoirs témoigne à la fois de la vitalité de notre association et de sa capacité de se renouveler à l'occasion. Je n'écris pas se réinventer, parce qu'il ne s'agit pas de cela.

Mon troisième mandat tire donc à sa fin. Après six ans en décembre, conformément à nos statuts et règlements, je passerai le flambeau au successeur ou à la successeuse que vous désignerez par vote postal. Inutile d'insister sur la nécessité d'exercer votre devoir démocratique. Aux détracteurs de l'UNEQ et de son c.a., même en nos rangs, j'ose rappeler que nous avons, collectivement, les dirigeants que nous méritons. Vous m'objecterez peut-être que vous n'avez pas choisi les champions de la droite réactionnaire qui gouvernent le plus-meur-jeu-au-monde ni le parti à la crédibilité minée par une apparence de corruption systémique, dont le chef exigeait d'être le seul au volant de la province. Je vous répondrai que nous avons la responsabilité, en tant que créateurs, en tant qu'intellectuels, de nous élever contre l'institutionnalisation de la bêtise et de l'inculture, en particulier quand elle se drapait dans les atours du gros bon sens. Quitte à passer pour des éternels mécontents, des enfants gâtés du système qui se plaignent le ventre plein, et au-delà de nos seuls intérêts corporatifs, nous avons la responsabilité collective de protester contre ces attentats en apparence anodins de l'appareil étatique contre la vie culturelle de ce pays, contre le cœur, l'esprit, la langue et l'âme même de notre nation. Nous l'avons d'ailleurs fait, sur diverses tribunes au fil des six dernières années, comme au temps de mes illustres prédécesseurs et prédécesseuses. Et j'ai l'audace de penser que nous continuerons à le faire individuellement et collectivement sous la bannière de l'UNEQ, bientôt présidée par celui ou celle qui me succédera.

Ces jours-ci, nous nous inquiétons à juste titre de la fameuse réforme de la Loi canadienne sur le droit d'auteur que nous redoutions déjà à l'époque du gouvernement de Paul Martin et qui nous fait davantage peur depuis l'accession au pouvoir des troupes conservatrices de Stephen Harper. Au royaume des ignares bitumineux, on semble prêt à brader l'idée même de la propriété intellectuelle, à traiter les créateurs et les créatrices que nous sommes comme des quantités négligeables, à faire passer de notre vivant nos œuvres dans le domaine public, à coups d'exceptions pédagogiques et de concepts aussi fumeux que l'usage équitable, qu'on n'oserait jamais appliquer dans des domaines autres qu'artistiques. Après tout, je vois mal le gouvernement canadien décréter, par exemple, l'immunité pour les pirates de logiciels, comme ceux de la multinationale Microsoft, sous le fallacieux prétexte d'une utilisation dans un cadre académique. Comme les traitements de texte ou les chiffriers conçus par les informaticiens à l'emploi de Bill Gates, nos romans, nos poèmes, nos essais et nos écrits dramatiques, qui constituent la fine fleur de l'expression de notre culture, ne devraient pas cesser de nous appartenir au moment où ils entrent dans le cursus scolaire. Nous ne renoncerons pas à nos acquis, jamais.

Je tirerai ma révérence, donc, de bonne grâce. À l'instar du regretté Bruno Roy, « mon » président, dont j'apprends encore à faire le deuil, je vous garantis cependant que je n'ai nullement l'intention de me taire, d'arrêter de me battre pour l'ensemble de notre collectivité, ainsi que je vous incite tous et toutes à le faire. Il en va de notre droit de continuer d'exister en tant que créateurs et citoyens qui contribuent à l'enrichissement de notre vie collective.

Sur ce, rideau.

► Stanley Péan

MONTRÉAL EN TÊTE, REVUE D'HISTOIRE, DE LITTÉRATURE ET D'ART

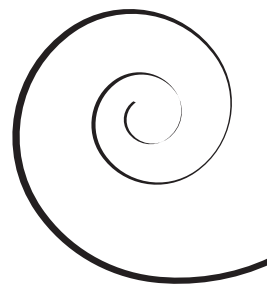
Montréal en tête est le bulletin de la Société historique de Montréal (SHM), fondée le 11 avril 1858 par Jacques Viger, premier maire de Montréal, et par d'influents francophones. Le bulletin se transforme...

Depuis 10 ans, le président de la SHM est Jean-Charles Déziel qui, après des études en droit, est devenu réalisateur radio aux émissions religieuses de Radio-Canada. On lui doit des séries comme : *La Religion populaire des Québécois*, *Le Judaïsme*, *La Réforme protestante*, *Sur les traces d'un maître*. Il fut aussi l'instigateur d'une tribune téléphonique quotidienne : *Le Père Legault écoute*, qui dura de 1966 à 1971 et eut une cote d'écoute de 300 000 auditeurs.

Après ses trente années radio-canadiennes à divers postes, Jean-Charles Déziel a soi-disant pris sa retraite. Mais, réalisateur un jour, réalisateur toujours. Il réalise et monte une émission hebdomadaire intitulée *Nouveau Regard sur notre histoire*, mise en ondes par Radio Ville-Marie. Sous son impulsion, *Montréal en tête*, quadrimestriel rédigé de 1996 à mai 2010 par un de ses anciens présidents, Léo Beaudoin, se métamorphose pour sa prochaine parution en une revue sur papier glacé intégrant la couleur. De chenille, elle devient papillon. Non seulement traitera-t-elle d'histoire, mais elle portera aussi sur la littérature et l'art.

Qui mieux que Michel Lapierre pour devenir le rédacteur en chef de cette publication transformée. Docteur en histoire littéraire, il écrit dans divers journaux, a publié quelques livres et fait de la radio. Nul doute que sous l'émulation de ces deux passionnés *Montréal en tête* se hissera aux plus hauts sommets.

► Jocelyne Delage



DES NOUVELLES
DE L'UNEQ



UNE APPROCHE PERSONNELLE DE LA POÉSIE QUÉBÉCOISE

Je ne savais même pas que la poésie québécoise existait. Lorsque, en 1987, nous avons organisé à Querétaro la Rencontre des poètes du monde latin, quelqu'un a dit que nous devrions inviter les Québécois, qui sont aussi latins. Claude Beausoleil et Jean-Paul Daoust sont venus. Ce fut une chance d'avoir Beausoleil : parce qu'il a publié au Québec la première anthologie de poésie mexicaine et qu'il a proposé à El Tucán de Virginia un choix de poèmes d'Émile Nelligan (*Le Récital des anges*). Jusque-là, personne ne connaissait Nelligan au Mexique. L'éditeur m'a proposé de le traduire ; plus par curiosité que par conviction, j'ai accepté. Je dirigeais la revue *Periódico de Poesía* que l'Université Nationale Autonome de México et l'Université Autonome Métropolitaine coéditaient ; là aussi est paru, en 1988, un choix de poètes québécois préparé par Beausoleil. En 1990, j'ai été invité au Festival international de la poésie de Trois-Rivières et, l'année suivante, à Ottawa lors d'un congrès pour le 50^e anniversaire de la mort de Nelligan. À partir de ce moment me fut importante l'amitié de Gaston Bellemare pour une série de projets qui allaient se concrétiser : à la fin des années 90, la publication de coéditions entre la Coordination des Humanités de l'UNAM et les Écrits des Forges ; la participation continue de Québécois à la Rencontre à México et à Morelia et de Mexicains au FIPTTR ; aussi la création du Prix Jaime Sabines/Gatien

Lapointe, donné alternativement à un Mexicain et à un Québécois. En plus de Nelligan, j'ai traduit *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron, *L'Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe, *Pour les âmes* de Paul-Marie Lapointe avec la collaboration essentielle d'Émile Martel, d'Hélène Oeonomo et de mon ami Bernard Pozier, compagnon de plusieurs projets. C'est dire, selon mon goût poétique, que j'ai traduit le carré d'as de la poésie québécoise. Pozier a préparé une brève anthologie de poètes québécois, *Latinos del Norte*, publiée au Mexique par le Fondo de Cultura Económica, en 2003, alors que la Foire internationale du livre de Guadalajara était dédiée au Québec. J'ai traduit la majorité des poèmes ; les autres furent faits par Mónica Mansour.

Comme éditeur, traducteur, organisateur d'une rencontre de poésie et cofondateur d'un prix, j'ai fait ce que j'ai pu pour la diffusion de la poésie québécoise au Mexique. Mais ce qui me fait le plus plaisir, après 20 ans, ce sont les amitiés qui se sont forgées et que je ne nomme pas pour ne pas faire d'oubli. Sans ces heureux hasards de l'anthologie de Claude Beausoleil et de ma traduction de Nelligan, peut-être que je n'aurais pas vécu ces multiples collaborations avec le Québec. Et si j'ai ressenti une grande proximité avec le Canada, c'est seulement à cause d'une région et d'une langue : le Québec et son français. Tout cela, bien sûr, en ayant pour soleil la poésie !

Par Marco Antonio Campos, *Encuentro de Poetas del Mundo Latino*, Mexique

DU MEXIQUE : AVELINO GÓMEZ GUZMÁN

Le destin a voulu que je naisse dans un village maritime au bord du Pacifique mexicain, Manzanillo. Selon nos historiens, le nom du lieu provient du fait que la région abonde de mancenilliers, dont les fruits sont vénénéux. Outre cette référence peu attirante et les orages tropicaux annuels, le port de Manzanillo est un bon endroit pour habiter : avec la mer bleue aux couchers de soleil dorés, les estuaires pleins de vie et les arbres fruitiers tropicaux dans les rues. Vivre en un endroit pareil ouvre les sens et motive à écrire avec enthousiasme. Je crois que les poètes forgent leur esprit, leur courage et plusieurs autres aspects intérieurs dans les paysages qui les entourent. Mais, pour écrire à propos de la mer, le poète doit être de la mer.

Ceci me rappelle le poète argentin Juan L. Ortiz (1896-1978) qui a vécu une partie de sa vie dans un petit village appelé Paraná, situé sur les berges du fleuve du même nom. En lisant la poésie de Ortiz, on se rend compte que ses vers sont comme le fleuve : et, par moments, le poète est l'incarnation du fleuve. La poésie de Ortiz est celle qui m'a amené à Paraná. C'était clair que personne, d'un autre endroit, n'aurait pu avoir écrit ce que Ortiz a écrit. Cependant, tous, de n'importe où, pouvaient ressentir ses poèmes. De la même manière

dont Homère a écrit sur son temps et sur son monde qui continuent à être notre temps et notre monde.

Voici le moment de dire que les raisons qui m'ont amené à Paraná sont presque les mêmes que celles qui m'ont amené à Montréal. Seulement, cette fois, le moteur de mon voyage est l'œuvre d'un jeune poète québécois qui, de plus en plus, est connu et lu au Mexique : Émile Nelligan. Il y a plusieurs années, j'ai lu son œuvre, traduite en espagnol, dans un volume publié par l'Université Nationale Autonome de México. Le choix de poèmes de Nelligan a été effectué par un autre bon poète, Claude Beausoleil. Un poète comme Nelligan, apparemment éloigné par la langue, le temps ou la géographie, est devenu très proche de la sensibilité et de l'émotion de n'importe quel lecteur, qu'importe son lieu de naissance ou sa langue. Voilà la richesse de la véritable poésie ! C'est ainsi que, grâce à un programme de résidence de création, je suis à Montréal pour nager dans ces eaux puissantes et rebelles que préfigure la poésie de Nelligan, et un peu dans la tradition poétique québécoise dont il est la base. Avec ces mêmes spasmes de vie dont a parlé Nelligan, je tente de faire un hommage, à travers l'écriture d'un recueil de poèmes : un humble hommage au jeune poète des neiges intérieures.

EN VISITE AU QUÉBEC



DU JUSTE EMPLOI DES MOTS

Depuis un certain temps, unanimement, les médias se gargarisent en déplorant un supposé cynisme de la part des électeurs face à la classe politique ; et tout le monde gobe ces propos sans réfléchir. Pourtant, le mot *cynisme* signifie *attitude qui brave ostensiblement et brutalement les conventions sociales*. Comment ce terme pourrait-il qualifier une population déçue par plusieurs de ses dirigeants qui la trompent ouvertement et qui baignent dans de multiples scandales ? N'est-ce pas un parfait renversement de sens, on accuse le peuple de cynisme parce qu'il constate simplement, de façon réaliste, que nombre de ses élus sont totalement cyniques face à leur engagement social.

De tels abus de langage s'avèrent malheureusement courants dans le discours public, pour mieux masquer ou biaiser la réalité, quand ce n'est pas, tout bonnement, pour faire le jeu du pouvoir. N'est-ce pas, par exemple, souscrire à l'impérialisme que d'employer le terme *Américains* pour désigner les États-Uniens, dépossédant ainsi de continent tous les autres peuples et pays d'Amérique, plus d'une trentaine au total ?

La prétention à l'ouverture d'esprit nous suggère aussi divers emplois dignes des *Précieuses ridicules* : les *non-voyants*, *mal-entendants*, *minorités visibles*, etc. Et par-dessus tout, l'*orientation sexuelle*, comme si l'on se présentait à un croisement de la vie pour choisir d'aller dans tel ou tel sens, au gré de notre fantaisie du moment, au lieu de suivre inéluctablement notre nature dans son évidence.

Le domaine littéraire où le vocabulaire devrait être châtié et précis n'échappe pas au phénomène. Ainsi la continuité s'accomplit dans la *relève* qui devrait donc remplacer tout ce qui la précède, probablement déjà tombé, comme si tout écrivain qui n'est pas jeune, c'est-à-dire, légalement, celui qui excède trente-cinq ans, devrait céder sa place pour aller se reposer, comme on le fait dans l'armée à la relève de la garde.

Et puis, il y a le mot *poésie*, galvaudé dans les médias où tout ce qui échappe un peu à l'ordinaire devient poétique, sauf la poésie dont on ne parle que peu ou prou. On la reconnaît partout comme l'étalon de la beauté absolue, mais c'est un genre que l'on fuit : beau paradoxe !

Il y aurait aussi tous ces mots populaires qui signifient à la fois ce que révèle leur définition et son contraire : *écœurant*, par exemple.

La communication et la compréhension ne sont-elles pas des choses suffisamment ardues et pleines de pièges pour que l'on n'emploie pas n'importe quel concept pour désigner n'importe quelle idée ?

Déménagement de la Maison de la poésie

En décembre 2007, dans *L'Unique*, il avait été question d'une nouvelle Maison de la poésie, projet qui était l'une des priorités stratégiques de la nouvelle politique culturelle de la Ville de Montréal. Elle aurait fait partie d'un complexe réunissant la Maison de la Culture, la bibliothèque et la mairie d'arrondissement du Plateau Mont-Royal. Mais les élections municipales de 2009 sont venues changer la donne. La mairie d'arrondissement du plateau Mont-Royal est maintenant occupée par Luc Ferrandez, du parti Projet Montréal, pour lequel le projet n'est plus une priorité.

Le projet d'une Maison de la poésie regroupant une salle de spectacle, une librairie, un centre de documentation, un café et un espace de résidence n'est pas disparu des cartons de l'organisme. Et des offres se sont présentées, dont l'une, aux conditions avantageuses et aux retombées prometteuses.

La Maison de la poésie aura donc pignon sur rue, pour les deux prochaines années au moins, dans la nouvelle Maison d'Italie, près du métro Jean-Talon. Une entente permettra éventuellement la présentation d'activités dans les salles de l'édifice toute l'année durant. Le déménagement de la Maison dans ses nouveaux locaux est prévu pour la fin octobre.

► Sylvain Campeau

UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

Conseil d'administration

Stanley Péan, président
Danièle Simpson, vice-présidente
Sylvain Campeau, secrétaire-trésorier
Renaud Longchamps, administrateur représentant des régions
Sylvain Meunier, administrateur
Arlette Pilote, administratrice
André Roy, administrateur

Comité de rédaction

Danièle Simpson, rédactrice en chef
Sylvain Campeau, Alexandre Faustino,
Isabelle Gaumont, François Jobin,
Véronique Marcotte, Denise Pelletier,
Bernard Pozier

Conception graphique

France Tardif

Maison des écrivains

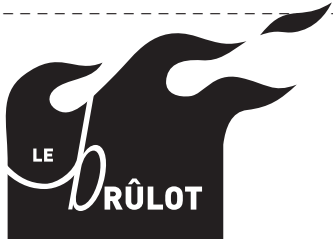
3492, avenue Laval, Montréal
(Québec) H2X 3C8
Téléphone : 514 849-8540
Télécopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca

www.litterature.org

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2010



Une chronique de Dominique Gaucher

DE L'« ÉVÉNEMENTIALISATION » DE LA POÉSIE

L'événementialisation, la spectacularisation de la littérature m'inquiètent. On l'aura vu dans certaines de mes chroniques précédentes. D'autant plus que les clameurs provenant de la scène extérieure au dernier Marché de la poésie de Paris sont venues me rappeler cruellement le phénomène.

Curieux, on ne trouve spontanément dans l'univers des « performances » et de ses *performers*, *slammeurs*, *rappeurs* et diseurs de *spoken word* que des mots anglais pour décrire ce phénomène et ses tenants. Comment, alors, nommer ces... spectacles? Trop officiel. Lectures? Non, on chante, on récite, on martèle. Séances, récitations? Tout de même, on n'est pas à la petite école. Et ceux qu'on y trouve? Militants? Poètes ou chanteurs? Ventriloques? Amuseurs publics?

Je souhaite qu'on prenne ces mises en scène et expositions publiques pour ce qu'elles sont: des manifestations et des vitrines. Parfois, celles d'une œuvre mûrie, souvent, non. Qu'on n'y ramène pas tout, qu'on n'y noie pas la poésie (souvent, le seul mot français qui se faufile sur les affiches).

Même si je m'y ennuie à bâiller, tout n'y est pas mauvais, du point de vue de l'expression de la révolte sociale, par exemple; certaines formes s'inspirent

d'ailleurs des chants de revendication des Noirs américains tout comme beaucoup de « performeurs », Noirs, et nombre de performances, livrées en anglais. Il y a du bon aussi à exposer des vers dans des lieux publics, avec la réserve que cela impose. Le hic? Le contenu de ces performances et de ces vitrines est essentiellement moral. Ce qui se présente comme nouveau est, de fait, conservateur.

Or, la poésie a évolué pour s'affranchir de la morale, de la facilité, des cadres imposés, pour devenir un acte de création qui plonge, qui grimpe, qui s'éloigne des rivages; bref, qui fuit la banalité, l'éphémère et l'immédiat (les lettrés diraient cela en d'autres mots).

Ce à quoi je m'oppose, c'est à la prétention implicite de ces manifestations à constituer un retour aux sources de la poésie, donnée comme initialement – et, a fortiori, fondamentalement – orale. Cela en vient à justifier l'envahissement des lieux publics d'expression par ces événements, au détriment de la visibilité de la poésie, qui peine à trouver sa place entre deux coups de gueule. Pour ma part, je vais en rester au livre, au silence et à mon fauteuil, ces lieux immobiles où la foudre peut nous frapper. Mais les (fondants) budgets de promotion de la littérature, eux, où iront-ils ?

RECTO VERSO

Comment une autre passion nourrit celle de la littérature
par Jocelyne Delage

YVES PRÉFONTAINE, POÈTE ET ÉCRIVAIN ENGAGÉ POLITIQUEMENT

Montréalais de naissance, Préfontaine est un intarissable curieux de la langue, de la vie, de l'art, de la musique, surtout du jazz.

À 18 ans, il tâte de la radio à Radio-Canada, y produisant des émissions sur le jazz, la poésie, les cultures amérindiennes et la littérature noire américaine. Il poursuit des études en anthropologie tout en fondant les revues *Situations* et *Le Québec libre*, et en participant à la fondation de la revue *Liberté*. Croyant son pays menacé, il participe à la création du Rassemblement pour l'indépendance nationale. À la suite de l'obtention d'un diplôme de maîtrise en anthropologie de l'Université de Montréal en 1966, il s'exile à Paris pour faire un doctorat en sociologie de la culture à l'École pratique des Hautes Études de la Sorbonne.

À son retour, plus que convaincu que le Québec doit être souverainiste, il milite au sein du Parti Québécois et devient chef de cabinet du D^r Camille Laurin, ministre d'État au Développement culturel dans le

gouvernement de René Lévesque et promulgateur de la loi 101. Adoptée le 26 août 1977 par l'Assemblée nationale du Québec, cette Charte de la langue française devait permettre aux Québécois d'être maîtres chez eux en faisant du français la langue officielle de l'État québécois. Il endosse à cent pour cent l'assertion de Laurin: « C'est à partir du moment où l'on sait qui on est et bien dans sa peau qu'on désire échanger et s'enrichir au contact des autres. »

Craignant la « louisianisation » du Québec il se sent obligé à l'engagement. Parallèlement à ses études, à son enseignement dans plusieurs universités, à son travail comme gestionnaire dans des sociétés d'État et des ministères, il s'est consacré à écrire des poèmes, des articles et des livres, ainsi qu'à faire des émissions et à participer à des films sur la langue française, l'exploration identitaire et son pays. Préfontaine a toujours vu « une continuité entre l'acte poétique et l'action politique » et s'en est nourri.

NORD-EST

► Mylène Bouchard

Un gros zéro pour les lettres

Le 13 mai dernier, la Conférence régionale des élus du Saguenay-Lac-Saint-Jean publiait la liste des artistes boursiers du Fonds d'excellence du Saguenay-Lac-Saint-Jean pour les arts et les lettres 2009-2010. Du même coup, cette nouvelle annonçait la fin de l'entente spécifique signée avec le Conseil des arts et des lettres du Québec au printemps 2008. Cette entente triennale visait à favoriser la reconnaissance des artistes et des écrivains dans leur communauté, à consolider les mandats et les activités d'organismes artistiques, à soutenir des projets de diffusion et de promotion et à encourager l'intégration de la relève artistique au sein d'organismes professionnels. Or, les littéraires, sous la bannière de l'Association professionnelle des écrivains de la Sagamie (APES), veulent soulever quelques questions à la suite des résultats dévoilés au mois de mai.

Mais avant, il importe de préciser que cet article a pour but de réfléchir ouvertement sur la littérature dans notre société actuelle et non pas de discréditer les artistes en arts visuels, en musique, en théâtre, en danse, en arts médiatiques qui ont bénéficié depuis 2008 du Fonds d'excellence, qui sont des gens que nous connaissons et à qui nous vouons un profond respect. Le travail des artistes est incontestablement nécessaire. Les écrivains et les artistes vont ensemble.

Un zéro inquiétant ?

L'APES attendait impatiemment les résultats du mois de mai pour cette raison que le Fonds d'excellence, ces deux premières années (avec un budget de 117 345 \$ en 2007-2008 et de 95 762 \$ en 2008-2009), n'avait dispensé aucune bourse à un projet littéraire. Déjà, cela portait à s'interroger sur une telle absence de soutien. Lorsque les derniers chiffres (71 146 \$ en 2009-2010) nous ont été communiqués et que nous avons conclu qu'un grand total de zéro dollar de ce fonds pour les arts et les lettres irait aux lettres, il a été clair qu'il fallait faire entendre la voix des écrivains, ailleurs que dans les livres. En effet, ce zéro n'est pas sans signification. À nos yeux, il est gros. Il veut dire quelque chose. Mais quoi ?

D'abord, nous aimerions connaître la cause réelle de ce déséquilibre. Provient-il du Conseil des arts et des lettres ou des écrivains eux-mêmes ? Doit-on

nécessairement sonner l'alarme lorsqu'un conseil supposé soutenir aussi bien les arts que les lettres n'en couvre qu'une partie et lorsqu'il affiche des chiffres aussi criants ? Il va s'en dire qu'un zéro est bien petit aux côtés d'une somme de 284 253 \$ (remis aux artistes sélectionnés sur trois ans, cela, sans inclure les organismes artistiques). Où sont les lettres ? D'un autre côté, peut-on se demander où sont les écrivains ? Quand vient le temps de toucher quelque fonds que ce soit, envoient-ils automatiquement leur candidature ? Tout cela est matière à réflexion et nous espérons que tout un chacun se sente concerné. Après tout, la littérature appartient à la société dans laquelle elle intervient.

Occuper le territoire

Dans *L'Art du roman*, Virginia Woolf écrit :

« Quand on songe que nous parlons tant des écrivains, qu'ils parlent tant d'eux-mêmes, c'est curieux comme nous savons peu de chose sur eux. Pourquoi sont-ils à un certain moment si nombreux, et après si rares ? »

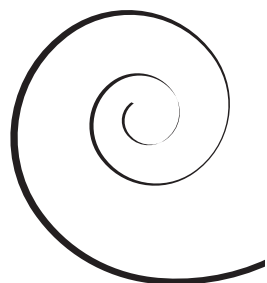
Cette situation que nous vivons soulève des questions encore plus grandes. Par exemple, celle de la présence de la littérature dans les préoccupations humaines ou celle de la reconnaissance de la fonction incontestable de la littérature dans une structure sociale (aussi indiscutable que la médecine ou la politique, pour ne mentionner que celles-là).

Donc, réitérons la question : comment se fait-il qu'au moins un projet littéraire n'ait pas été récompensé, ne serait-ce que symboliquement ? Si le Fonds d'excellence pour les arts et les lettres n'a octroyé aucune bourse à un projet littéraire, c'est peut-être que les demandes n'étaient pas nombreuses. Toutefois, nous savons, de source sûre, qu'il y en a eu.

Ce qu'il faut maintenant, c'est dire aux écrivains de s'armer de certitude. Montrez-vous ! Soyez là où vous devez être, occupez le territoire littéraire !

Exiger davantage

Enfin, l'APES revendique qu'il y ait au moins un écrivain ou un représentant de la littérature sur les prochains jurys du Fonds pour les arts et les lettres. Nous souhaitons le meilleur pour les écrivains et les artistes. Il faut voir à tout. Sans doute, cela fera-t-il dorénavant le poids dans la balance...



DES NOUVELLES
DES RÉGIONS



► Denys Bergeron

Symposium d'écriture de la SÉM Les 20 et 21 août dernier, la Société des Écrivains de la Mauricie (SÉM) tenait un symposium qui connut un franc succès. Le thème : *Lieux et paysages fixés par les mots*. Les 16 écrivains de la SÉM et de la relève ont converti des lieux et des paysages du centre-ville en 62 textes et en ont fait la lecture devant un public ravi.

150 livres pour les 150 ans de Victoriaville Si la tendance se maintient, Alain M. Bergeron, auteur de jeunesse, aura écrit 150 livres avant l'événement. La cadence ne lui fait pas peur. Il trouve très gratifiant d'être payé pour faire ce qu'il aime. «Le mythe d'écrire dans la douleur, je laisse ça à d'autres», aime-t-il à répéter.

Les artisans du bronze d'Inverness Ils viennent de réaliser un coup d'éclat en offrant aux organisateurs de *Titanic: l'exposition* une œuvre en bronze exceptionnelle. En la créant, Hélène Coulombe voulait expressément faire sentir la force du drame vécu par ces milliers de naufragés.

À la maison L'artiste eugénoise Claudine Brouillard récidive avec un projet de création qui met en scène les citoyens de Saint-Eugène. Le projet appelé *À la maison* consiste à déplacer une maisonnette dans différents lieux de la municipalité et d'inviter les gens à s'exprimer sur l'esthétique du lieu ainsi que sur les souvenirs rattachés à cet endroit.

Nouveau ou réédité **1.** Le deuxième et dernier tome de la saga historique de Rosette Laberge a été lancé le 8 septembre dernier. Le roman, intitulé *Sur le chemin de la justice* s'appuie sur le personnage de Madeleine de Verchères. **2.** À 65 ans, André Samson se donne entièrement à son projet de retraite, l'écriture de livres à caractère spirituel. Intitulé *Un pas vers la lumière*, son plus récent ouvrage invite le lecteur à découvrir l'aspect positif des événements qui surviennent dans la vie. **3.** Jean Paquin signe une édition bonifiée de son *Guide d'identification des oiseaux du Québec*.

L'Arbre à palabres Fin août, la place Saint-Frédéric a été le théâtre d'un nouvel événement consacré à la parole et à la musique. Les orateurs ont exposé leur vision de l'histoire ou de la vie en s'inspirant de leur vécu ou de leur champ d'activité professionnelle. Cela a été une belle occasion pour échanger des idées en plus de rendre hommage à la langue française.

LANAUDIÈRE

► Linda Amyot

Performance en direct Manon Leblanc (dernier titre publié : *Traîne-misère*, Vents d'Ouest) et l'artiste-peintre Nathalie Ouimette participaient, le 28 juillet, à une toute première performance en direct. Dans le cadre d'une levée de fonds pour la Fondation des maladies mentales du Québec, les Folles Alliées ont conçu un dialogue entre peinture et littérature qui se construisait au fur et à mesure, l'une inspirant l'autre. Les deux complices récidiveront, ravies des réactions du public conquis par cette force émanant d'un échange inédit.

Première visite d'écrivain En juin, Line Rainville rencontrait les élèves du secondaire à Opitciwan où son roman *Saisons atikamekw* (Septentrion) est une lecture obligatoire. C'était la première visite d'un écrivain dans la communauté.

Décès le 15 août, de Michèle de Laplante, éditrice (Éditions de la Tombée), poète, romancière et fondatrice du Concours littéraire de Lanaudière. Parmi ses plus récents titres : le roman *L'Ébranlement* et le recueil de poésie *Glanures*.

Grands Prix Desjardins de la culture de Lanaudière Finalistes 2010 dans la catégorie Littérature : Sylvie Brien (*La Voix du diable*, Gallimard Jeunesse), le bédéiste Jocelyn Jalette (*La République assassinée des patriotes*, Éditions du Soleil de minuit), Jonathan Harnois (*Je voudrais me déposer la tête*, Sémaphore) et André Lamarre (avec John Heward, *Entrer dans le trait*, Nota Bene). Dévoilement du lauréat le 17 septembre au Théâtre de Terrebonne.

Prix des cinq continents Le Collectif d'écrivains de Lanaudière participait de nouveau cette année à la pré-sélection des romans en vue du prix décerné par l'Office international de la francophonie. Trois écrivains québécois en lice : Martine Desjardins (*Maleficium*), Guy Lalancette (*La Conscience d'Éliah*) et Kim Thuy (*Ru*). Dévoilement du lauréat : fin octobre.

Foyers d'écriture publique Résidence d'écriture dans la région de Grenoble en octobre pour France Mongeau et Jean Pierre Girard : lectures, signatures, conférences et foyers d'écriture publique dans des bureaux de poste isolés en montagne. Ils renouvelleront l'expérience les 5 et 6 novembre en compagnie d'une cinquantaine d'autres écrivains à l'occasion du rendez-vous annuel des Donneurs à Joliette. Foyers d'écriture dans des lieux publics, table ronde sur la volupté animée par Stanley Péan au cégep, lecture d'extraits de *L'été funambule* de Louise Dupré par des comédiens d'À voix haute, etc.

DES OUTILS ANTI-PROCRASTINATION EN LIGNE

« *Le meilleur du métier d'auteur? Travailler à la maison. Le pire du métier d'auteur? Travailler à la maison.* »

Carly Philips

Créer sa bulle

Êtes-vous productif? De nos jours, il est difficile de se couper du monde, même dans le bois ou sur une île déserte, si ces endroits sont desservis par Internet. Vous me direz que si je ne vous avais pas parlé de Facebook et Twitter, vous ne seriez pas accro aujourd'hui, mais laissez-moi vous offrir l'antidote de mon poison :

<http://macfreedom.com/>
Disponible en ligne, Freedom est une application qui bloque votre accès à Internet à certaines périodes de la journée, à votre convenance, jusqu'à concurrence de huit heures à la fois. La seule façon de contourner le blocage est le redémarrage. L'application est disponible gratuitement en version d'essai pour Mac ou Windows. Pour la version enregistrée, vous devrez déboursier dix dollars états-uniens, ce qui est bien peu pour l'équivalent virtuel d'une île déserte.

<http://anti-social.cc/>
Si vous désirez éviter la tentation des médias sociaux, mais avez besoin en période d'écriture d'effectuer des recherches sur Internet, Anti-Social est pour vous. Cette application bloquera votre accès à Facebook, Twitter ou autres sites de votre choix, tout en vous laissant naviguer jusqu'à vos dictionnaires en ligne préférés. Le site promet que la honte de redémarrer votre ordinateur seulement pour fouiner sur Twitter réduira à néant la tentation de contourner le blocage. L'application est offerte pour Mac seulement, en version d'essai gratuite ou en version enregistrée pour quinze maigres dollars états-uniens.

<http://www.rescuetime.com/>
Et justement, si la honte est un moteur suffisamment puissant pour vous faire bouger, bloquer Internet n'est peut-être pas nécessaire. RescueTime repère automatiquement vos allées et venues, de fenêtre en fenêtre, sur Internet, ainsi que le temps passé sur des applications telles que Photoshop, Word ou Screenwriter, et produit des rapports statistiques détaillés. Vous aurez même l'option de préciser à RescueTime les raisons de votre absence lorsque vous quittez l'ordinateur pour répondre au téléphone ou manger une bouchée. Sachant exactement où vous perdez votre temps, peut-être serez-vous plus pressé de le rattraper. L'application comprend également des outils de blocage de sites trop tentants. RescueTime promet de vous aider à rattraper, en moyenne, 3 h 54 de travail productif par semaine. Et ça ne coûte rien d'essayer. L'application est disponible pour Mac et Windows gratuitement en version Solo Lite. Une version Solo Pro coûte entre six et neuf dollars par mois après une période d'essai gratuite de 14 jours (Solo Pro offre de plus nombreuses options, comme celle de suivre la trace non seulement d'une application, mais d'un document en particulier.). Notez que vos statistiques sont emmagasinées dans le serveur de RescueTime. Néanmoins, vous pouvez en tout temps effacer vos statistiques de la banque de données.

<http://www.internetsafety.com/safe-eyes-parental-control-software-affiliate.php>
SafeEyes est un logiciel de contrôle parental. Devenez votre propre parent et limitez votre utilisation d'Internet à quelques heures par jour. Le logiciel, disponible pour Mac et Windows, peut fonctionner sur trois ordinateurs en même temps, vous permettant de l'utiliser à la fois pour augmenter votre productivité et pour guider votre

progéniture dans le vaste monde virtuel. L'abonnement d'un an (accompagné d'une garantie de 30 jours) est à vous pour 49,99 \$ dollars US.

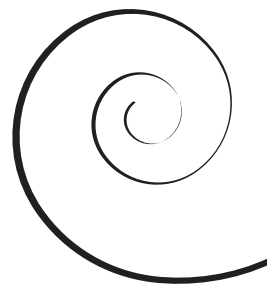
<http://www.infos-du.net.com/telecharger/Logiciels-Controle-Parental-Surveillance,0702-7086.html>
Site en français listant 138 logiciels de contrôle parental (français et anglais).

<https://addons.mozilla.org/en-US/firefox/addon/4476/>
LeechBlock est un outil de productivité gratuit fonctionnant avec le navigateur Firefox. Regroupez les sites que vous désirez bloquer toute la journée, ceux que vous voulez éviter quelques heures par jour ou seulement la semaine. Créez des exceptions pour effectuer vos recherches. LeechBlock produit également un rapport statistique de votre navigation.

<http://wakoopa.com/>
Wakoopa crée un rapport de navigation Internet et peut également se transformer en outil social vous mettant en contact avec d'autres internautes fréquentant les mêmes sites. (À combiner avec une application de blocage, si l'outil social devient trop tentant.)

N.B. : Les logiciels suggérés ici sont, en majorité, états-uniens et en anglais. Malheureusement, si l'on attendait la traduction française avant d'en parler, la technologie serait désuète.

► Isabelle Gaumont



DES NOUVELLES
DE LA RELÈVE



ENTREVUE AVEC MAXIME CATELLIER

Maxime Catellier a dirigé le pupitre des arts d'ICI, publié trois recueils de poésie et un roman, *Le Corps de La Deneuve, de même qu'un pamphlet en vers, La Mort du Canada*.

Ton parcours semble varié. Comment te définis-tu en tant qu'auteur ?

J'ai toujours trouvé que la segmentation artificielle des genres littéraires empêchait les écrivains québécois d'explorer véritablement leur moyen d'expression. Je ne vois pas quel avantage l'écrivain peut retirer de s'exprimer toujours dans le même genre. Je pense que la culture littéraire, telle qu'elle s'exprime aujourd'hui au Québec, est pauvre. Le roman, considéré comme le genre mature, occupe presque tout l'espace médiatique. On semble oublier que l'un de nos plus grands écrivains vivants, Victor-Lévy Beaulieu, a toujours oscillé entre l'essai et le roman.

Quelle est la part de la réflexion et de la création dans ton écriture ?

Je ne crois pas qu'on ait à faire des distinctions entre la réflexion et la création. De là tout mon malaise face à la création littéraire, qui est en voie de devenir une discipline universitaire. En faisant cela, les fonctionnaires de la création littéraire s'accaparent la légitimité de cette quête, en la faisant coïncider avec un processus qui est par nature indéchiffrable.

Comment se porte la relève littéraire québécoise ?

Je ne sais pas si les gens s'en rendent compte, mais «relève» est un terme militaire, tout comme «avant-garde». Cela suppose un combat. Or, contre qui ce combat est-il mené ?

Pourrais-tu me parler de la genèse de *La Mort du Canada* ?

Ce livre est né du profond dégoût que m'inspire la société dans

laquelle je vis. À la suite de la mort de Freddy Villanueva, j'ai senti qu'il fallait que je dise quelque chose. Mais je n'avais alors esquissé qu'une huitaine de pages maladroites. Le lundi 19 octobre 2009, cette ébauche est devenue une urgence. J'ai écrit le pamphlet en trois jours et l'ai flanqué de deux textes écrits durant l'automne, l'un en guise de prologue pour clarifier mon état d'esprit, et l'autre en forme de lettre adressée à Jean Benoît, un vieil ami qui vient de nous quitter. Exécuteur testamentaire du marquis de Sade, sculpteur océanien en plein cœur de Paris, bûcheron canadien au secours des châtelains de Provence, Jean Benoît est un artiste dont la rencontre a considérablement transformé mon rapport à l'art et à la vie. *La Mort du Canada*, c'est un peu cet adieu que je fais en retard, en forme d'espoir déserté.

► Alexandre Faustino

Je ne sais pas si les gens s'en rendent compte, mais «relève» est un terme militaire, tout comme «avant-garde». Cela suppose un combat. Or, contre qui ce combat est-il mené ?

Vingt stages pour la relève artistique offerts par le Conseil des arts de Montréal

Que ce soit en arts du cirque, en arts visuels, en cinéma, en danse, en arts médiatiques ou en littérature, des jeunes de 16 à 30 ans pourront parfaire leur champ d'exploration ainsi que bonifier leur expérience par le biais de stages effectués au sein d'organismes artistiques reconnus.

On le sait. Quand on amorce une carrière, c'est l'œuf ou la poule. Il faut avoir de l'expérience pour obtenir un emploi, mais il nous faut une première chance pour acquérir cette expérience. C'est donc l'objectif que s'est donné le Conseil des arts de Montréal (CAM) en offrant ces stages de 26 semaines, qui commenceront le 8 novembre prochain. Pour une troisième

année, ce sont 20 jeunes qui bénéficieront d'un stage dans le cadre du programme de soutien aux *Premières expériences de travail dans des fonctions liées au domaine artistique*.

Et qu'en est-il des stages offerts en littérature ?

Selon Cynthia Bellemare, coordonnatrice à la Relève artistique du CAM, ce sont les stages à la mise en scène, en danse et en productions de spectacles qui ont la cote. Côté littérature, madame Bellemare avoue que le domaine n'est pas le plus populaire. En 2008, seulement quatre propositions ont été reçues de la part d'organismes en littérature et, l'an dernier, deux projets seulement ont été déposés sur la table. Le seul exemple concret que pouvait nous donner le CAM concerne la revue *Zinc*, alors que d'octobre 2008 à mars 2009, Julie Butchinger était engagée comme

stagiaire afin d'effectuer l'appel de textes, la lecture et la coordination de production du périodique. Bonne nouvelle, madame Butchinger est toujours à l'emploi de *Zinc*.

Le programme offert par le CAM s'enorgueillit donc d'un véritable succès, quand on pense par exemple que, l'an dernier, 41 demandes de stages ont été déposées, 12 stagiaires ont été engagés et 10 d'entre eux sont toujours à l'emploi de l'organisme. Mais les propositions offertes aux jeunes écrivains demeurent minces, voire absentes.

Pour plus d'information sur le programme :

www.artsmontreal.org/premieresexperiences.php

► Véronique Marcotte

QUÉBEC CHAUDIÈRE-APPALACHES

► Nora Atalla

Sur les planches... Alix Renaud a interprété les mots de Patrice Desbiens au Théâtre du Petit Champlain et au Lion d'Or. *Bluesie poésie* a été relancé au Bar Sainte-Angèle par Nora Atalla, et y ont participé, notamment, Jacques Ouellet et Hélène Lépine. Les voix de Normand de Bellefeuille, Normand Génois et Alix Renaud se sont élevées au Café Tam Tam, soirées du Tremplin d'actualisation de la poésie (TAP). Plusieurs poètes de Québec sont présents au FIPTR, dont Jacques Garneau, Monique Laforce, Gabriel Lalonde, Luc Lecompte, Geneviève Lévesque, André Ricard, Jean Sioui et Nora Atalla.

Joyeux anniversaire! Les 12 ans du TAP ont été soulignés sur les ondes de CKIA, en compagnie du poète André Marceau, fondateur et animateur du TAP.

Appel de texte Dans le cadre de Première Ovation en arts littéraires (La Promenade des écrivains), les auteurs émergents de la ville de Québec ont été invités à soumettre des textes en vue de créer un parcours de lecture publique consacré à la rivière Saint-Charles. Info : www.promenade-ecrivains.qc.ca.

Rayonnement

- Les poètes de Cornac, soit Annie Beaulac, Alix Renaud, Pierre Cadieu, Michel Albert et Nora Atalla, étaient présents au 11^e Marché de la poésie à Montréal.

- Nora Atalla invite ceux qui souhaitent recenser leur site Web ou leur blogue sur celui de la Bibliothèque nationale de France, sous la rubrique « Signets », consacrée aux littératures, à s'adresser à Peggy Errebei à peggy.errebei@bnf.fr.

- Gabriel Lalonde présente deux expositions à partir de textes de Miron, soit *Poèmes visibles* à l'Usine C (du 17 sept. au 2 oct.) à Montréal, et *Tableaux de paroles* à la Maison Hertel de la Fresnières (du 25 sept. au 11 oct.) dans le Vieux-Trois-Rivières.

- Le film de Gino Lévesque, inspiré de son roman, *Je ne le répéterai pas*, s'est retrouvé dans la sélection officielle au Festival des films du monde.

- Grâce à la Résidence Québec-Paris de l'Institut Canadien, Vincent Thibault séjournera à Paris du 2 sept. au 29 nov.

Rassemblement des écrivains... et poésie sur l'herbe

Cette activité, organisée et animée le 31 août par Nora Atalla, sur les plaines d'Abraham, au kiosque Edwin-Bélanger, a réuni près de 75 personnes; une vingtaine de poètes et trois interprètes ont offert paroles et musique au public.

Info Pour s'abonner à la Lettre de La Maison de la littérature (Québec), écrire à courrier@institutcanadien.qc.ca.

LAVAL

► Leslie Piché

Été très culturel. En juin, Nancy R. Lange présente en récital des extraits de son recueil *Au seuil du bleu* à la bibliothèque Sylvain-Garneau. Le 19 juin, André Pronovost donne un concert avec lectures dans le Vieux-Saint-Vincent-de-Paul, au profit d'Haïti. Le même soir, au cégep Saint-Laurent, on peut entendre le texte de Patrick Coppens *Alphabètes*, mis en musique par Gilbert Patenaude. Le 29 juin, à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval a lieu une Promenade poétique au sein même de l'exposition *Passages* de Lisa Tognon, une production de la Société littéraire de Laval réunissant plusieurs poètes, dont Paul-Chanel Malenfant et Leslie Piché (nouvelle présidente de la SLL).

Juillet s'installe au Village des arts du Centre de la Nature où 73% des artistes participants sont lavallois! On y découvre de jeunes auteurs, dont Marc-André Brunet du théâtre Harpagon, qui a créé une pièce sur mesure pour la famille (*Les Volk: famille légendaire*), en collaboration avec Claude Paiement. Lis avec moi est toujours très présent dans les parcs, et ce tout l'été. Quant au Café le Signet du Vieux Sainte-Rose, il

présente les vendredis du Signet où se produit la relève. Les bibliothèques lavalloises organisent pour leur part des activités de lecture pour les enfants sous Ma tente à lire. La Société littéraire

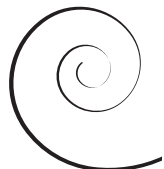
Photo: Carlos El Khouri



de Laval a honoré Fernand Ouellette, poète, lors du Festival Sainte-Rose en bleu: 80 lettres en chocolat composant un court poème rappelaient les 80 ans du poète qui a aussi reçu un Coq d'Arts soulignant la pérennité de son œuvre.

AOût prolonge juillet: parcs, café, Village des arts, où Martin Mathieu présente deux de ses pièces destinées aux enfants. Curiosité au théâtre Marcellin-Champagnat: la pièce *Mars et Vénus* en langage... des signes! Pièce interactive créée par Sylvain Laroque et Stéphane E. Roy, elle rappelle que les mots sont parfois au creux de nos mains!

Septembre annonce la reprise des tables et commissions, des formations et des publications: Micheline Duff fait paraître le 3^e tome de *Au bout de l'exil*; Teddy Kutscher lance à la Maison des arts son roman *Un signe de l'au-delà*. Bonne rentrée!



DES NOUVELLES
DES RÉGIONS

LAURENTIDES

► Pauline Vincent

Premier Salon des auteurs des Laurentides

À la suite du succès remporté par la Rentrée littéraire des Laurentides pendant sept ans, l'Association des auteurs des Laurentides (AAL) élargit cette année son spectre d'activités littéraires, en créant le premier Salon des auteurs des Laurentides qui aura lieu le 2 octobre 2010, à la Vieille-Gare de Saint-Jérôme.

« C'est pour répondre à une demande sans cesse croissante d'un public de connaisseurs et pour alimenter le bouillonnement culturel que vit actuellement les Laurentides que l'AAL se lance dans ce nouveau défi avec la détermination d'en faire, au nord de Montréal, un rendez-vous annuel d'envergure, unique en son genre, entièrement axé sur les auteurs et leur univers » a déclaré Pauline Vincent, présidente de l'ALL.

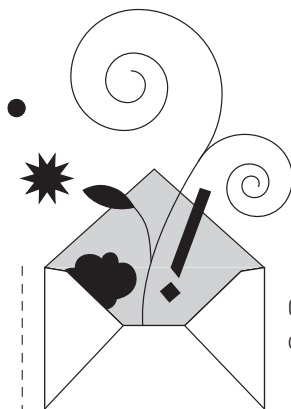
Cette fête des créateurs de notre littérature regroupera plus de 50 écrivains professionnels, œuvrant dans tous les genres littéraires, qui présenteront leur dernier titre et leur production des dernières années. Séances de signatures, entretiens conviviaux et plaisir de retrouver le public déjà fidèle au rendez-vous de la Rentrée littéraire.

Une programmation riche, destinée à intéresser toute la famille, s'intégrera à l'horaire de la journée qui débute dès 10 h pour se terminer à 16 h 30. Sous des chapiteaux chauffés, installés sur la Place de la gare, on profitera d'un café littéraire, des lectures de textes par les auteurs, des contes pour enfants, des ateliers d'écriture et de mangas, des spectacles de poésie et de chansons d'auteurs laurentiens, en plus des tirages et des surprises.

Une place importante sera faite aux jeunes amoureux de la littérature et aux auteurs de la relève lors des activités d'animation au cours de la journée. Plusieurs d'entre eux s'impliqueront dans l'organisation de l'événement leur permettant ainsi de mettre à profit leur talent de créateur.

En fin d'après-midi, lors d'un cocktail ouvert au public, l'AAL dévoilera son nouveau logo corporatif, à la veille des festivités de son dixième anniversaire de fondation, qui auront lieu en 2011.

C'est grâce au talent du graphiste de renommée internationale Pierre-Yves Pelletier, un Laurentien, que l'image graphique des grands événements organisés par l'AAL sera désormais identifiée. Parmi ses œuvres, on retiendra l'image graphique des Jeux olympiques de Montréal.



Courrier
du lecteur

UN PAYS DONT LA DEVISE EST JE M'EN CÂLISSE

Dimanche 20 juin. Marche pour l'indépendance appuyée entre autres par l'Union des écrivaines et des écrivains québécois.

Je suis à Montréal. Je reste donc une journée de plus pour participer à cet événement organisé par des jeunes qui se prennent en mains et qui se sont appelés Libre Marcheur.

Mais où étaient donc les écrivains? Au chalet en train de planter des fleurs? À leur bureau pondant le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre : *Me, Myself and I*? À la maison en train de se bourrer la face dans le gâteau au chocolat de la fête des pères? J'en ai aperçu trois ou quatre, pas plus. Le nombre aurait doublé n'eût été le vaste et récent appétit de la grande faucheuse. Nous aurions vu assurément nos amis Bruno Roy, Pierre Falardeau, Pierre Vadeboncoeur... Mais où étaient tous les autres? Non, n'essayez pas de me convaincre que le brave écrivain québécois est épris de liberté et de justice. L'écrivain québécois est un colonisé, et le pire, c'est qu'il aime ça. Pourtant, le principe est simple, il me semble. Jadis, les habitants qui voulaient avoir de la terre se retroussaient les manches et allaient abattre les arbres. Il ne suffisait pas d'acquiescer à l'idée, il fallait sortir, suer et travailler fort jusqu'au résultat souhaité.

De là à conclure que les écrivains ne veulent pas de l'indépendance, il n'y a qu'un pas. Restons donc des colons sans terre et achetons nos aliments à l'étranger. Pour ma part, je retourne lire Arthur Buies :

« Il n'y a pas de race inférieure, mais il y a dans le monde un peuple qui fait tout en son pouvoir pour démontrer que cette race existe, et ce peuple, c'est nous, et cette race, ce serait la nôtre. » – *La Lanterne*, 1868-1869.

Et surtout n'oubliez pas d'afficher fièrement notre devise : JE M'EN CÂLISSE. Traduction libre pour ceux qui sont déjà assimilés : *I DON'T GIVE A SHIT*.

► Guy Marchamps

Réponse à Guy Marchamps

À mon avis, le militantisme pour faire avancer le projet de l'indépendance du Québec peut s'exprimer de différentes façons. Il n'y a pas que dans la rue qu'on peut faire avancer les choses. D'ailleurs, les membres de l'UNEQ se sont prononcés trois fois en faveur de la souveraineté par l'entremise d'un sondage.

Personnellement, je serai toujours le premier à défendre la liberté d'expression sous toutes ses formes, que ce soit dans la rue, sur papier ou au travers de différents blogues. Quant à l'évènement du 20 juin dernier, je n'y étais pas. J'étais au Marché de la poésie de Paris; comme beaucoup d'auteurs d'ailleurs. Est-ce que le fait d'avoir passé l'avant-midi à entretenir un Européen de souveraineté et d'identité québécoise était véritablement utile à la cause? Honnêtement, je ne le pense pas... Mais de là à dire que tous les auteurs absents de la Marche pour l'indépendance se «câlissent» de leur pays!

Toutefois, malgré notre divergence d'opinion à ce propos, monsieur Marchamps soulève ici un point important, c'est-à-dire la non-inquiétude de beaucoup de gens quant à la question de la souveraineté au Québec en 2010. Et je le concède, même si le contraire est aussi vrai, c'est bien beau de dire que l'on est inquiet pour l'avenir de son pays, mais encore faut-il se donner des moyens concrets pour réaliser son indépendance.

Je pense que la véritable question à poser à l'heure actuelle est celle-ci: la population en général se sent-elle encore réellement concernée par le sujet de la souveraineté? Comme disait Claude Ruel: «Y en aura pas de facile!»

► Alexandre Faustino

Le numérique et la chaîne du livre

Suite de «*La révolution numérique*», article paru dans le numéro de mars dernier

Dans le numéro de mars, nous avons traité du livre numérique et de son auteur. Il y a cependant d'autres acteurs dans la chaîne du livre qui sont affectés par l'apparition du numérique.

Le marché du livre numérique est constitué de deux segments distincts possédant chacun des modèles d'affaires différents. D'une part, il y a la vente et les abonnements aux bibliothèques sous forme de licence de consultation unique ou multi-usagers et le téléchargement de contenus, et, d'autre part, la vente aux lecteurs sous forme de téléchargement unitaire complet pour la littérature générale et, pour la littérature scientifique, sous forme de téléchargement en tout ou en partie du livre ou sous forme d'accès à la lecture seule pour une durée déterminée.

Comment le libraire peut-il tirer son épingle du jeu dans cet univers numérique? En mettant l'accent

sur son rôle conseil. De plus, à titre de vitrine de la production éditoriale, le libraire, par le biais de son site web, peut devenir le canal privilégié de recherche bibliographique des clients. Par contre, le numérique n'étant pas assujéti à la Loi 51, il y a fort à parier que les bibliothèques et les institutions voudront être libres d'acheter les contenus des sources de leur choix. L'achat par les institutions de «bouquets de lecture» auprès d'agrégateurs constitue déjà une pratique courante, mais, faute d'offres nationales structurées, l'acquisition de ces milliers de titres se fait généralement auprès d'agrégateurs étrangers.

Quant aux éditeurs, ils sont interpellés de plein fouet par deux dossiers majeurs: le procès Google et Amazon. Le problème avec Google, c'est qu'il numérise d'abord et négocie ensuite. C'est un déni évident de la propriété intellectuelle. Voilà un bel exemple d'une entreprise externe qui, par son comportement, risque de bouleverser l'équilibre d'une industrie. Amazon, pour sa part, tente de fixer le prix des *ebooks* pour son Kindle à 9,99 \$ afin que cela devienne un standard commercial. Si elle réussit et que ce prix devient la norme, Amazon, qui sera seule à pouvoir l'offrir, pourra ensuite décider quels titres seront offerts et à quel prix.

► Propos recueillis par Danièle Simpson auprès de Gaétan Bourbonnais

Revue en ligne irlandaise

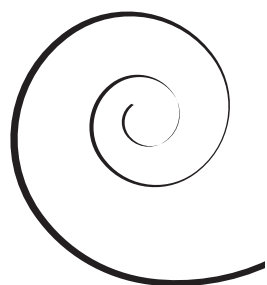
Voici un message de John Ennis, éditeur en Irlande de plusieurs anthologies de poésie, dont *Echoing Years. An Anthology of Poetry from Canada and Ireland*, publiée en 2007 à Dublin par le Waterford Institute of Technology (School of Humanities) (ISBN 0-9540281-6-3, 50 \$).

L'anthologie (1200 pages) présente des textes de poètes en anglais, ainsi qu'en gaélique et en français, accompagnés ou non d'une traduction. Jean-Pierre Pelletier et moi-même avions eu la responsabilité de choisir les textes de 19 poètes québécois ayant écrit depuis les années 1980. Cela s'est peu su au Québec, mais en Irlande, la portion québécoise de l'anthologie a suscité un vif intérêt. (Elle a rapporté aux éditeurs et auteurs concernés des dizaines de milliers de dollars en droits d'auteurs.)

John Ennis transmet un appel de textes pour une revue en ligne naissante, *Dublin Poetry Review*. Si nous ne pourrions répondre pour le premier numéro, à paraître le 22 septembre sur le thème "*city*" / *freedom*, vous êtes invités à suivre les publications et appels de textes suivants, et à y répondre. La revue présentera des poètes de partout, qu'ils soient connus ou de la relève.

Envoyer les textes, accompagnés ou non d'une traduction, mais d'une note biobiblio d'une ou deux lignes, à: dublinpoetryreview@yahoo@gmail.com

► Dominique Gaucher



DES NOUVELLES
DES MEMBRES



EN REVENANT DES MONTAGNES MAGIQUES

Après une résidence de sept semaines au Banff Centre, un partenaire du CALQ, j'ai le goût de vous souhaiter un séjour d'écriture dans l'Ouest du Canada.

Situés à la limite de ce « Centre » voué à la créativité, les huit studios Leighton pour artistes de toutes disciplines comptent parmi eux un ancien bateau de pêcheurs, installé dans la forêt ; il peut faire découvrir des horizons insoupçonnés aux écrivains chanceux d'y séjourner; d'autant plus qu'il navigue dans le Parc national de Banff, patrimoine mondial désigné par l'UNESCO, à la confluence de trois vallées, lieu sacré de la tradition indigène, où l'on croise de bien belles créatures : cerfs, wapitis, martres, coyotes, ours ou cougar. L'Alberta a beau battre le record des gaz à effet de serre au Canada, elle a son fleuron : le Banff Centre.

Au cours d'une conversation avec la responsable d'un des programmes du Centre, nous nous étonnions toutes deux du peu de fréquentation des francophones, peut-être frileux à l'idée d'une immersion dans la langue de l'autre solitude. Quoi qu'il en soit du développement de l'industrie polluante des sables bitumineux dans le nord de l'Alberta, le Banff Centre favorise l'inspiration, les échanges avec des artistes d'Irlande, d'Écosse, de la Hollande, du Mexique, du ROC et d'ailleurs, ainsi que les ouvertures de tous ordres.

Dans vos moments de repos, vous pourriez même avoir l'occasion de suivre un cours de voix avec un ancien acteur shakespearien, animateur d'un *workshop* pour auteurs émergents, d'assister à une *pipe medicine ceremony* à l'invitation d'un Blackfoot octogénaire, de



voir réalisé votre portrait par une photographe hollandaise et de jouer, en costume d'époque, dans la vidéo d'une artiste en arts visuels, au gré des contacts avec les boursiers de différents gouvernements d'Europe et d'Amérique. Ou alors vous refuseriez toutes les propositions informelles pour demeurer dans l'écriture, motif de votre séjour.

Donc forte recommandation d'un séjour d'écriture au Canada dans un lieu où tout peut advenir...

► Claire Varin

Petites annonces

Services conseils : évaluation et négociation d'un contrat d'édition – représentation auprès d'éditeurs – suivi d'un projet d'édition. Dominique Girard, membre UNEQ, B.A.A., micro-programme de 2^e cycle en édition, U. de S. 514 234-2002 www.editionsdelite.com info@editionsdelite.com

Île du Havre-aux-Maisons, résidence d'écriture en bord de mer. Lauréat national et régional du Grand Prix du Tourisme québécois 2009. 1^{er} nov.-1^{er} juin : 500 \$/semaine, 1200 \$/mois Nicole Gravel : 514 279-9165 ngravel@iledelamadeleine.ca

Transcription de vos manuscrits sur ordinateur, c.v. et autres documents, pour impression. Andrée Dumoutier : 450 663-1795

La Plume rousse : service d'animation scolaire, de révision et de rédaction. Aussi : cours de français et d'informatique. Danielle Malenfant, membre UNEQ et AEQJ : 450 263-8721, daniellemalenfant@yahoo.com

Révision stylistique : les éditeurs sont sensibles à la qualité de la langue. On refuse parfois des textes valables parce que le style présente des faiblesses. Alain Gagnon, membre de l'UNEQ : 418 698-0636, motpourdire28@videotron.ca

Excellente réviseuse-linguistique, avec vingt ans d'expérience (Éditions Logiques, Trois, manuscrits en tous genres : livres de pédagogie, romans, essais, guides de voyages, etc.) Maîtrise parfaite de l'allemand et de l'anglais. Prix à négocier. Environ 20 \$/h. 819 771-5999

Secrétaire d'origine belge, plus de 20 ans d'expérience, possédant compagnie de rédaction de textes, correction, secrétariat, etc. Excellente grammaire française, vitesse de frappe de 120 mots/minute. Rédaction à partir de manuscrits ou autres. Sylvie Cerulis : 450-275-8143, sylviecerulis@gmail.com

Retraitée, plus de 40 ans d'expérience. Besoin d'une secrétaire ? Ne désirez pas investir dans du matériel bureautique ? Documents audio, manuscrits, corrections, etc. Je peux vous aider et vous dépanner ! Roxane Beauchamp : 514 728-5271, roxanne.beauchamp@videotron.ca

Danièle Miny : journaliste-photographe. Vingt ans rédactrice-en-chef de revues. Plume légère, s'adapte à tous les styles ; aime inventer des univers mystérieux. 450 477 8425

Ateliers-formations sur la nouvelle orthographe du français. Présentation des avancées, explication des nouvelles règles outils et exercices. Apprenez à faire des choix orthographiques éclairés et modernes. Lundi 22 nov. à 13 h 30 à Laval, sinon à Montréal le lundi 29 nov. à 19 h 30 (inscription : 514 343-2020). Aussi à Châteauguay et à Montréal en octobre, et à Québec en décembre. Informations : nouvelle.orthographe@videotron.ca et au menu 5 de www.nouvelleorthographe.info.

Ex-professeur de français et ex-consultant en francisation à l'OQLF peut réviser vos textes à un tarif raisonnable. Raymond Paradis : 450 672-4893, ciel32@gmail.com

DENISE DESAUTELS INTERVIEWE LOUISE DUPRÉ



Photo: Jean-Pierre Masse

DD « Écrire commence par une trahison. » Cette phrase extraite de *Tout près*, un recueil de poésie publié en 1998, exprime autant la douleur que la lucidité qui marquent ton engagement en écriture. Est-ce qu'il t'arrive de croire aujourd'hui qu'écrire est une trahison sans cesse réitérée ?

LD Écrire, c'est nécessairement trahir les nôtres, l'amour qu'ils ont pour nous et qu'on leur porte aussi, puisqu'on est appelé à donner une image souvent déformée, plus grande que nature, de la réalité. Une petite blessure devient une blessure immense, qui à son tour fait souffrir ceux qu'on aime. Écrire implique également pour moi de trahir mon père, qui

avait été élevé à l'orphelinat, savait à peine lire et écrire. Je choisis alors ce qui est étranger à mon père. J'ai l'impression, même s'il est décédé depuis longtemps, de l'abandonner à chaque livre, de le rendre chaque fois orphelin.

DD Entre le théâtre et la poésie, il y a aussi tes romans et tes recueils de nouvelles, superbement accueillis par la critique. Tu as dit un jour que la nouvelle permettait « de fixer un moment dans la mémoire ». Le « moment » ne s'impose-t-il pas également dans tes poèmes en prose ? En fait, comme on demande à un chansonnier si la musique lui est venue avant les paroles, je voudrais savoir comment ça se passe pour toi ?

LD Dans la nouvelle, ce n'est pas l'action qui m'importe, mais l'instant qui surgit, et l'atmosphère, les

sensations, les émotions, la réflexion... La nouvelle vient d'une image floue, qui conduit à une voix, puis à un personnage, puis à une situation... Je travaille la nouvelle de manière poétique : la forme se dégage peu à peu, comme si je sculptais du marbre. Mais j'écris toujours de cette façon, même pour un roman... J'aime découvrir au fur et à mesure ce qui vient de l'ombre, malgré mes intentions...

DD Le *Noroît* publie cet automne *Plus haut que les flammes*, un bouleversant recueil où tu lies, plus intimement que jamais, me semble-t-il, la petite et la grande histoire. Peut-on penser que c'est Maxime, ton petit-fils auquel ce livre est dédié, qui en a rendu l'écriture possible, nécessaire même, t'accompagnant, sa tête « à hauteur des nuages », dans cette redoutable recension de la douleur ?

LD J'ai toujours fait un lien étroit entre l'écriture et la vie. Mon voyage à Auschwitz a été un choc incroyable. La vue d'une vitrine où étaient exposés des vêtements d'enfants et un biberon cassé s'est avérée insupportable pour moi, sans doute plus encore parce que je vis auprès d'un enfant... Pendant un an, je n'ai pas réussi à écrire. J'ai compris que, si je n'écrivais pas sur cette douleur-là, je n'écrirais plus. J'ai commencé ce recueil cauchemardesque. Comme s'il fallait que je comprenne l'horreur, que je l'observe de près pour réussir à remonter à la surface, continuer à vivre, à aimer.

ÉCRIRE SOUS INFLUENCES

Une collaboration de Marie Ouellet

Qu'est-ce qui influence l'écriture ? Le crayon dans la main, pour la première fois ? Oui, ce fut une vraie joie pour moi d'apprendre à tenir un crayon même si l'angoisse a été grande, en ce matin de septembre quand, sous la dictée de ma première enseignante, j'ai appris à écrire la lettre A, et qu'avec la maladresse d'une gauchère « réformée », je n'y arrivais pas. Longue histoire de crayons et de papiers, je pense tout à coup à Paul Auster : il raconte, dans l'un de ses *Carnets*, qu'un jour, à l'âge de dix ans, il assistait pour la première fois à un match de baseball au « grand stade » de New York. Comme par hasard, après la partie, à la sortie du stade, il s'était retrouvé juste à côté de son héros de l'heure. Mais ni son père, ni son oncle, ni lui-même n'ayant de crayon, il avait raté cette occasion unique de récolter un autographe de son joueur préféré. C'est à ce moment que Paul Auster prit la décision de toujours avoir un crayon sur lui, au cas où... On tire une leçon des auteurs qui nous influencent.

Un jour, il y a 25 ans, j'allais écouter la *Cantate profane*, présentée pour la première fois à Montréal, au Théâtre Maisonneuve, par le Quatuor vocal Giovanna Marini et ses compagnes. Durant toute la représentation, quatre femmes chantent en polyphonie, presque entièrement *a cappella*, sur un plateau nu, sans les artifices de la scène, des chants de la tradition orale italienne introduits en français par Giovanna Marini, et des *Ballate lunghe* écrites par celle-ci. Il s'agit de longues formes musicales inspirées du *talking* des poètes américains et du *recitar cantando* italien. Giovanna Marini dit, au sujet des ses *ballate* : « La voix est magnifique parce qu'elle a un visage, une histoire et des mots. J'ai besoin de mots. » Ce théâtre des voix, né de ces longs poèmes parlés-chantés (*parlar cantando*), est l'une de mes plus grandes révélations artistiques : les épisodes se succèdent à un rythme imprévisible et la parole, chantée, apparaît souvent sous forme de dialogues entre les différents protagonistes vocaux, réels ou mythiques,

... QUI INTERVIEWE FRANÇOIS HÉBERT

LD Dans le noir du poème parle de plusieurs poètes québécois. Tu es un grand lecteur de poésie, aussi un passionné d'art. Comment serrer la main de ce mort-là regroupe des poèmes sur divers poètes et peintres. La part réservée à l'autre est-elle constitutive de ton travail?

FH De ma vie, au départ. Mon père était artiste; j'ai appris à voir les choses avec ses yeux, puis avec les miens. Jusqu'à la myopie et la presbytie. De toute façon, il n'y a rien à voir. Les poèmes sont des lampes de poche éteintes, des lumignons imaginaires, des allumettes brûlées. Les tableaux sont muets à faire hurler les beaux crépuscules de Rodolphe Duguay, les peaux de vache de Pellan, la glace qui craque dans les Borduas. Ma mère fut la première étudiante en philosophie de l'université où j'enseignerais plus tard, ainsi que mon père. Elle écrivait d'impressionnantes lettres. Elle m'enseignait le grec. Je crois qu'elle aurait voulu être pianiste. Plutôt, elle a eu quatre enfants. Je l'ai aimée, puis repoussée. Je puis dire que je l'aime de nouveau. Je suis partagé devant autrui, qu'il s'agisse de créateurs ou d'humains et d'humaines. J'ai une tendance immédiate à sauter dans les bras de tout le monde, j'en ai une autre, concurrente, de prendre mes jambes à mon cou.

LD Tu as entretenu une correspondance avec Jacques Ferron. Tu dis: « Il me fut une sorte de père, vulnérable et fort à la fois, proche et lointain. » Ferron te tenait en haute estime.

FH Il m'aimait bien, disait-il. C'était une certaine tendresse, sans doute. Je ne comprenais pas grand-chose à ses élucubrations, à ses références, à son ironie, ni

n'avais la moindre idée de son noir intérieur. Je l'intriguais. Nous jouions au ping-pong dans nos lettres. Comme Julien Bigras, je voulais être coopté dans la confrérie des écrivains. Il me laisse le sentiment poignant de la misère humaine, la sienne et aussi celle des gens qu'il a soignés ou côtoyés sans rien pouvoir pour eux. Il me laisse, à condition que j'en sois digne, son nez de rhinocéros, son ironie parfois féroce, généralement douce-amère, ses rêves pour le pays, sa généreuse plume. J'étais trop près d'un Ducharme pour lui. L'actualité lui déplaisait autant que Godbout. Il se voyait homme de l'ancien temps. Aurait-il voulu que je fasse le pont?

LD Tu as publié romans, essais, récit, conte, texte dramatique, mais la poésie a toujours occupé une place centrale.

FH J'en suis venu à croire que la distinction entre écrivains et poètes est idéologique, donc suspecte, que les poètes ne sont des marginaux que dans l'esprit prosaïque des gens, que les écrivains qui comptent sont les poètes, *because* la musique, la concentration des effets, leur langue travaillée et adorée, leur modestie fondamentale, leur absence de voix derrière leurs déclamations, et que ce sont les autres qui sont marginaux, des impies devant l'essentiel. Les bons romanciers ont quelque chose des poètes au sens où je l'entends, et les mauvais poètes ne valent même pas les mauvais romanciers.



qui surgissent à l'intérieur des *ballate*. La poésie des mots et de la musique rassemblés dans le théâtre des voix crée une unité de sons et de sens.

Plus près de nous, Gaston Miron interprétait ses poèmes en spectacle avec des musiciens. De « La Marche à l'amour » aux « Six Courtepointes », je reçois cette parole jusque dans mes racines profondes. *L'Homme rapaillé* est un de mes livres de chevet. Lire à voix haute « Séquences » remue l'âme, avec la répétition scandée du mot « batèche ». « ...La batèche ma mère c'est notre vie de vie... »

Il y a des textes et des personnages qui nous accompagneront toute notre vie. Ainsi, ces chants du cœur, dans le théâtre de Michel Tremblay, ces envolées empreintes du lyrisme d'Albertine, de Thérèse, des Tricoteuses, de Marcel, de Madeleine, de Nana à Sandra, d'Édouard à Jean-Marc... Toutes ces invitations à « la vie vivante », suscitées par nos lectures essentielles, nous amènent, comme le fait aussi Virginia Woolf, à *traverser les apparences*.

URSULA MATLAG, qui a été, durant 25 ans, la bibliothécaire de la Bibliothèque GASTON MIRON, nom donné en 2006 sous son instigation à la bibliothèque de la Délégation du Québec à Paris, est décédée le 3 septembre dernier à Fontainebleau, en France. Nous reparlerons de sa contribution à la diffusion de la littérature québécoise dans le prochain numéro.

**VOICI UN APERÇU DE CE QUE LES ÉCRIVAINS DEVRAIENT « OFFRIR » GRATUITEMENT
VOIR AUSSI LE PLAN DE MOBILISATION DE L'UNEQ SUR NOTRE SITE INTERNET**

Résumé des exceptions sans rémunération :

Exception «You Tube» : un utilisateur pourra créer une œuvre nouvelle en utilisant gratuitement une partie ou la totalité d'une de vos œuvres existantes, à condition qu'il n'en fasse pas un usage commercial. Il sera tenu, « si cela est possible dans les circonstances », d'en indiquer la source. Cette exception est unique au monde et a une très large portée, les termes « à des fins non commerciales » couvrant une multitude de possibilités.

Reproduction à des fins privées : une personne physique peut reproduire intégralement sur tout autre support une œuvre qu'elle détient légalement et en permettre l'accès à « des fins privées », un terme qui, encore une fois, n'est pas défini. Le gouvernement refuse d'étendre à de nouvelles catégories d'œuvres et à de nouveaux appareils la redevance pour copie privée existante, prétextant qu'il s'agirait d'une nouvelle taxe à la consommation.

Communication d'une œuvre par télécommunication : à des fins d'éducation à distance, un établissement d'enseignement peut transmettre à un élève une œuvre protégée dans le cadre d'une leçon. L'établissement doit prendre des mesures « dont il est raisonnable de croire » qu'elles empêcheront la dissémination de l'œuvre, mais aucune sanction n'est prévue si l'établissement ne le fait pas.

Reproduction pour une présentation visuelle ou un examen : l'œuvre entière peut être utilisée quel que soit le support de reproduction, y compris les clés USB.

Prêt entre bibliothèques : les bibliothèques pourront désormais communiquer à un usager des articles de périodiques sous forme numérique. Elles devront prendre les mêmes mesures « dont il est raisonnable de croire », mais sans qu'il y ait de sanctions prévues, si ce n'est pas fait.

Œuvres sur Internet : les établissements d'enseignement pourront, à des fins pédagogiques, reproduire, communiquer par télécommunication et exécuter en public une œuvre accessible sur Internet. Actuellement, le principe reconnu est qu'une œuvre est protégée dès qu'elle existe sous une forme matérielle quelconque sans autre formalité. Cette exception renverse ce principe au profit des utilisateurs des œuvres et oblige les artistes et écrivains à utiliser des mesures techniques de protection.

Extension de la licence de photocopie : les reproductions numériques seront rémunérées sur la même base de calcul que les photocopies papier, sans égard à la dissémination possible de l'œuvre. Cette extension est accordée aux établissements d'enseignement sans le consentement des titulaires du droit d'auteur.

Copies de sauvegarde : cette exception donne au propriétaire d'une œuvre le droit de faire des copies de sauvegarde et de s'en servir, si l'œuvre originale devient inutilisable. Elle lui permet donc de reproduire l'œuvre sur tout support et autant de fois qu'il le juge nécessaire, sans rémunération pour l'auteur.

EN BREF : le projet de loi C-32 multiplie les exceptions sans prévoir de rémunération pour les artistes et les écrivains, nie leur droit d'autoriser ou non l'utilisation de leurs œuvres, reste vague quant à la portée des termes inscrits dans la Loi, s'en remettant aux tribunaux pour les interpréter (négligeant le fait que les créateurs n'ont souvent pas les moyens d'intenter des poursuites), fixe des amendes ridicules au regard des frais à encourir, déresponsabilise les fournisseurs de services Internet qui font d'énormes profits grâce à la circulation des œuvres, fait fi du travail de négociation réalisé par les sociétés de gestion des droits de reproduction canadiennes et fragilise l'industrie du livre et le développement de nouveaux marchés dans le secteur de l'édition.

Qui plus est, ce projet de loi contrevient aux traités internationaux signés par le Canada, soit la Convention de Berne et l'Accord de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce. Les signataires de ces traités doivent restreindre les limitations des droits exclusifs à « certains cas spéciaux qui ne portent pas atteinte à l'exploitation normale de l'œuvre ni ne causent un préjudice injustifié aux intérêts légitimes des détenteurs du droit ».

► Danièle Simpson